

Déterminer les territoires de cités au sortir de la guerre des Gaules : méthodologie d'une enquête entre Seine et Rhin

Rémi Auvertin, Xavier Deru

DANS **ANNALES DE NORMANDIE** 2022/2 (72^E ANNÉE), PAGES 79 À 106

ÉDITIONS **ASSOCIATION LES ANNALES DE NORMANDIE**

ISSN 0003-4134

ISBN 9782902239498

DOI 10.3917/annor.722.0079

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-annales-de-normandie-2022-2-page-79.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Association Les Annales de Normandie.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Déterminer les territoires de cités au sortir de la guerre des Gaules : méthodologie d'une enquête entre Seine et Rhin

Rémi AUVERTIN* et Xavier DERU**

A CAUSE DE LA RARETÉ DES TÉMOIGNAGES antiques directs, la restitution des cités romaines¹ repose majoritairement sur une démarche ancienne et décriée, la méthode régressive : en supposant un lien de continuité entre Antiquité et haut Moyen Âge, on propose de restituer les limites des territoires antiques à partir des données médiévales. La méthode est régulièrement conspuée par certains spécialistes des territoires médiévaux, assez récemment par Florian Mazel², mais tout aussi régulièrement employée par les archéologues, à défaut de données de meilleure qualité. Des propositions de restitutions des frontières ont fleuri au cours de ces dernières années : la cité des Bituriges, des Éduens, des Turons, des Arvernes, des Sénon, des Nerviens³ ont successivement fait l'objet de diverses propositions, associant la cartographie diocésaine à des remarques de complément portant sur le cadre

* Université de Lille. HALMA-IPEL UMR 8164.

** Université de Lille. Dpt Archéologie.

1 Nous emploierons systématiquement le terme cité(s) comme traduction littérale de *ciuitas*(*ciuitates*).

2 F. MAZEL, *L'évêque et le territoire : l'invention médiévale de l'espace*, Paris, Éd. du Seuil, 2016, p. 15-21 et 160-181.

3 F. DUMASY, « Les limites de la cité des Bituriges », dans C. BATARDY, O. BUCHSENSCHUTZ, F. DUMASY (éd.), *Le Berry antique : atlas 2000*, Tours, IFEN, Chambres d'Agriculture de l'Indre, du Cher, du Loir-et-Cher, de l'Indre-et-Loire, Inra, Ministère de la Culture, PCR Berry, 2001, p. 21-23 ; C. GANDINI *et al.*, « Limites et marqueurs du territoire : l'approche de la *ciuitas* des Bituriges Cubes », *Caesarodunum*, n° 45-46, 2011-2012, p. 275-309 ; Fr. Trément, J.-P. Chambon *et al.*, « Le territoire des Arvernes : limites de cité, tropismes et centralité », dans C. MENNESSIER-JOUANNET, Y. DEBERGE (éd.), *L'archéologie de l'âge du Fer en Auvergne : actes XXVII^e colloque international de l'Association française pour l'étude de l'âge du Fer (Clermont-Ferrand, 29 mai-1^{er} juin 2003)*, Lattes, Association pour le développement de l'archéologie en Languedoc-Roussillon, 2007, p. 99-110 ; B. Debatty, « Les limites de la cité gallo-romaine des Sénon : perception et réalité », *Hypothèses*, n° 8-1, 2005, p. 85-94 ; M. KASPRZYK, P. NOUVEL, A. HOSTEIN, « Épigraphie religieuse et communautés civiques au Haut-Empire : la délimitation du territoire de la *Ciuitas Aeduorum* aux II^e et III^e siècles », *Revue archéologique de l'Est*, 61, 2012, p. 97-115 ; X. DERU, « Cadres géographiques du territoire des Nerviens », *Revue du Nord*, n° 91-383, 2009, p. 181-201 ; également L. JEANNE, L. PAEZ-REZENDE, « Aux frontières des *Civitates* de l'ex Basse-Normandie : la question de la filiation entre les découpages ecclésiastiques médiévaux et les anciennes limites des territoires antiques », dans B. BODINIER, F. NEVEUX (dir.), *Frontières, obstacles, franchissements en Normandie*, Actes du 52^e congrès organisé par la Fédération des Sociétés historiques et archéologiques de Normandie (Vernon-Giverny, 18-21 octobre 2017), Louviers, FSHAN, 2018, p. 271-286.

environnemental, l'hydrographie ou la distribution des occupations romaines. L'une des raisons principales de cette réapparition de la méthode vient de la diffusion des systèmes d'informations géographiques (SIG) : autorisant une cartographie plus précise et la confrontation de jeux de données importants, ces programmes de recherche ont également pu être soutenus par le renouvellement des dictionnaires topographiques et des études de toponymie et de géographie historique médiévale⁴.

Notre contribution, dans la continuité de ces travaux récents, portera sur la détermination de territoires encore laissés de côté dans l'espace de la Gaule septentrionale⁵. Le travail est effectué dans le cadre de l'*Atlas des provinces romaines de Belgique et de Germanie*, un atelier de recherches se proposant de réaliser un SIG global sur le territoire entre Seine et Rhin à la période romaine. Nous avons souhaité suivre la démarche la plus objective possible : il s'agit de superposer, à l'aide du SIG, la documentation antique et médiévale disponible, puis de tirer quelques conclusions de la confrontation de ces données et de proposer une hypothèse de restitution des limites antiques.

Pour cette contribution, qui vise autant à établir un bilan méthodologique qu'à présenter une partie des résultats, nous nous arrêterons principalement sur l'exemple des cités du Nord-Ouest (Ambiens, Bellovaques, Ménapiens, Nerviens, Atrébates, Rèmes, Suessions) ; l'analyse porte toutefois sur l'ensemble des cités de Gaule Belgique au nord de la Seine. Nous exposerons dans un premier temps le postulat de départ de l'analyse régressive, son argumentation et ses limites. Nous présenterons ensuite la méthode retenue dans le cadre du SIG et les principaux jeux de données exploités, s'étalant de la période romaine à la fin du Moyen Âge. Nous proposerons enfin, à partir de ces données et des cartes de répartition, des remarques sur les relations entre diverses entités territoriales médiévales (*pagi* du haut Moyen Âge, diocèses du haut Moyen Âge, diocèses postérieurs) et sur la question de la validité de la méthode régressive et de la restitution des limites antiques.

4 Nous avons par exemple signalé, du point de vue de la géographie historique, les travaux de F. Mazel ou de Fr. Dumasy. Il faudrait toutefois étendre ce constat au-delà des travaux francophones et mentionner notamment les inventaires et études toponymiques allemandes de Th. BAUER (*Geschichtlicher Atlas der Rheinlande. IV/9, Die mittelalterlichen Gaue*, Cologne, Rheinland-Verlag, 2000) ou de R. W. L. PUHL (*Die Gaue und Grafschaften des frühen Mittelalters im Saar-Mosel-Raum. Philologisch-onomastische Studien zur frühmittelalterlichen Raumorganisation anhand der Raumnamen und der mit ihnen spezifizierten Ortsnamen*, Sarrebruck, Saarbrücker Druckerei und Verlag, 1999). Si les études régionales sont majoritaires, la typologie des travaux exploitables est particulièrement diversifiée et concerne autant des manuels (S. GENDRON, *L'origine des noms de lieux en France. Essai de toponymie*, Paris, Errance, 2003) que des analyses dédiées à certains types de circonscriptions (diocèses, *pagi*, comtés).

5 Pour des approches plus anciennes portant sur le nord de la Gaule et la Germanie, G. FAIDER-FEYTMANS, « Les limites de la cité des Nerviens », *L'Antiquité classique*, n° 21-2, 1952, p. 338-358 ; S. DE LAET, « Les limites des Cités des Ménapiens et des Morins », *Helinium*, n° 1, 1961, p. 20-34 ; R. DELMAIRE, B. DELMAIRE, « Les limites de la cité des Atrébates (nouvelle approche d'un vieux problème) », *Revue du Nord*, n° 288, 1990, p. 697-735 ; M.-T. RAEPSAET-CHARLIER, « La cité des Tongres sous le Haut-Empire : problème de géographie historique », *Bonner Jahrbücher*, n° 194, 1994, p. 43-59.

Bien que notre objet d'étude initial soit la cité antique, nous nous pencherons sur la restitution de territoires médiévaux et la question de la continuité entre diverses entités territoriales antiques et médiévales. L'étude peut être également prolongée, à l'aide des témoignages numismatiques, de manière à préciser l'évolution entre les territoires celtiques antérieurs à la conquête de César et les cités romaines. On exclura ici ces territoires pré-romains, qui ont fait l'objet d'un article récent⁶.

DES POLYGONES DE THIESSEN À L'ÉTUDE RÉGRESSIVE

La documentation romaine ne donne accès qu'à des informations ponctuelles sur la géographie administrative de la Gaule septentrionale, se limitant principalement à des listes de chefs-lieux⁷, à des précisions sur leurs statuts, ainsi qu'à des observations contradictoires sur les limites de provinces, fondées sur le paysage naturel. La même remarque peut être faite des diverses listes et itinéraires antiques, *Table de Peutinger*, *Itinéraire d'Antonin* et *Notitia Galliarum*. C'est ainsi une géographie discontinue qui ressort des sources romaines, formée de successions de villes plus que de territoires. Cette approche conceptuelle de l'espace fondée sur le centre, sur le chef-lieu, et qui pourrait être étendue pour partie au discours géographique médiéval⁸, constitue un frein majeur à l'analyse des frontières de cités antiques, complètement invisibles tant à travers la documentation textuelle qu'à travers la documentation archéologique.

La détermination des limites de cités antiques passe dès lors, généralement, par des méthodes alternatives s'affranchissant (ou plutôt désirant s'affranchir) de la faiblesse documentaire romaine. Deux voies principales sont retenues par les archéologues. La première repose sur l'application de modèles spatiaux empruntés à la *New geography*, notamment celui des « polygones de Thiesen⁹ » : au lieu de s'appuyer sur des données historiques jugées défaillantes, la

6 X. DERU, R. AUVERTIN, « Des territoires celtiques aux cités romaines en Gaule septentrionale », dans *The impact of Empire on Roman landscapes*, Leyde-Boston, Brill (Impact of Empire, 41), 2021, p. 191-205.

7 Plin., *Nat.* 4, 6 ; Ptol. 2, 9 ; Strab. 4, 5, 3.

8 M. LAUWERS, L. RIPART, « Représentation et gestion de l'espace dans l'Occident médiéval », dans J.-P. GENET, *Rome et l'État moderne européen*, Rome, École française de Rome, 2007, p. 115-171. On peut opposer un premier discours centré sur des pôles ou sur des liens personnels à un discours géographique médiéval postérieur, qui donne une place importante à la frontière : N. BOULOUX, « La fonction des limites dans la géographie descriptive médiévale », dans N. BARON-YELLES, S. BOISSELIÉ (éd.), *Limites et frontières. 1. Reconnaître et délimiter l'espace localement au Moyen Âge*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2016, p. 227-248.

9 On peut citer l'exemple des travaux néerlandais et flamands : J. H. F. BLOEMERS, « Engels drop : een poging tot ontleding van het romanisatieproces in Nederland », *Westerheem*, n° 29, 1980, p. 152-173 ; N. ROYMANS, *From the Sword to the Plough : three Studies on the Earliest Romanisation of Northern Gaul*, Amsterdam, Amsterdam Univ. Pr., 1996 ; F. VERMEULEN, D. MLEKUZ, « Roman towns and the space between them : a view from northern Picenum », dans F. VERMEULEN et al. (éd.), *Urban Landscape Survey in Italy and the Mediterranean*, Oxford, Oakville, Oxbow Books, 2012, p. 207-222. L'usage de

restitution du maillage territorial suit une approche géométrique. La seconde, l'étude régressive, part du postulat d'une continuité entre territoires antiques et médiévaux, et plus précisément entre cités antiques et diocèses médiévaux. Ainsi, traditionnellement, la cartographie des limites antiques repose sur les limites de diocèses, parfois dans l'état du ^{xiv}^e siècle, souvent dans l'état du ^{xvi}^e siècle, et exploite les premières cartes modernes¹⁰. Bernard et Roland Delmaire, dans un article dédié aux limites de la cité des Atrébates, ont également proposé d'exploiter une étape intermédiaire dans l'analyse régressive, celle du diocèse mérovingien¹¹.

Nous considérerons ici l'argumentation du principe de continuité et ses limites, avant d'examiner la question des *pagi*.

UN MODÈLE THÉORIQUE DES CONTINUITÉS TERRITORIALES

L'application de la méthode régressive à la détermination des limites de cités repose généralement sur le même modèle théorique de continuité territoriale. On suppose de manière primaire que les évêchés de la période tardo-antique sont implantés sur le modèle des cités et que la géographie ecclésiastique se superpose à la géographie civile, sur l'idée d'« une cité-un diocèse ». Ce postulat de continuité territoriale dérive d'une perception territorialisée de l'activité épiscopale tardo-antique, mais également d'une série de textes conciliaires initiés par le concile de Nicée et posant progressivement le cadre d'une emprise territoriale des diocèses.

Quelques textes principaux ressortent, bien connus des historiens du territoire et récemment rappelés par Florian Mazel¹². Le concile de Nicée, en 325, pose l'échelle provinciale comme cadre structurant de l'activité des évêques. Le principe, surtout destiné aux évêques d'Orient, est réaffirmé aux conciles d'Antioche (341) et de Chalcédoine (451) sans que l'on sache s'il a une réelle portée en Gaule. Le concile de Chalcédoine envisage également la possibilité de recomposer les diocèses en fonction des changements de la géographie civile. Parallèlement, le concile de Sardique, en 343, admet la possibilité de créer de nouveaux évêchés, restreinte aux grandes villes, tandis que les *uici* sont exclus. L'engagement à limiter les nouvelles créations sera répété au cours de

ces méthodes s'étend de fait à l'ensemble du monde antique. Pour un exemple grec, T. MERLE, « L'application de modèles géographiques contemporains à la Grèce classique : l'exemple de la Béotie » dans S. MONTEL, A. POLLINI (éd.), *La question de l'espace au iv^e siècle avant J.-C. dans les mondes grec et étrusco-italique : continuités, ruptures, reprises*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2018, p. 189-204.

¹⁰ F. DUMASY, « Les limites... », *op. cit.* ; C. GANDINI et al., « Limites et marqueurs... », *op. cit.*, p. 278.

¹¹ R. DELMAIRE, B. DELMAIRE, « Les limites... », *op. cit.*

¹² F. MAZEL, *L'évêque...*, *op. cit.*, p. 33-34. Voir également R. DELMAIRE, B. DELMAIRE, « Les limites... », *op. cit.*, p. 698-701.

plusieurs conciles tardo-antiques (Laodicée et Carthage), mais également au cours du concile mérovingien de Paris en 614. Les évêques gaulois y affirment la stabilité de diocèses, qui ne peuvent être influencés par les découpages territoriaux des institutions civiles, et notamment des royaumes mérovingiens. Ce principe de stabilité est régulièrement rappelé dans les textes normatifs carolingiens et postérieurs¹³.

Les sources conciliaires tardo-antiques et du haut Moyen Âge tendent par conséquent à affirmer la continuité entre le cadre territorial civil romain et le nouveau cadre territorial ecclésiastique, et à défendre avec régularité la permanence des frontières. Toutefois, l'incertitude face à la réalité de l'application de ces mesures, notamment en Gaule¹⁴, ainsi que diverses crises opposant les évêques tardo-antiques et mérovingiens au sujet de leurs aires d'influence respectives¹⁵, incitent à regarder les sources conciliaires avec prudence.

LES LIMITES DU MODÈLE

Par ailleurs, des réserves fortes peuvent être émises face au postulat de continuité, liées d'une part à la perception d'un diocèse tardo-antique « territorialisé » et d'autre part à l'histoire complexe de la construction des territoires ecclésiastiques dans le nord de la Gaule.

Un premier lot de critiques est associé à la déconstruction historiographique récente, de la part d'historiens spécialistes de la géographie historique, de la notion territoriale du diocèse tardo-antique ou mérovingien¹⁶. L'objectif est d'abord de mettre en question le caractère spatial et stable du diocèse. L'aire d'activité des premiers évêques se perçoit mieux, à travers les sources littéraires, comme un réseau de personnes et d'influences que comme un véritable espace délimité. Plus encore, il s'agit de mettre en évidence la rupture conceptuelle entre des institutions romaines territorialisées avec des institutions ecclésiastiques tardo-antiques et médiévales « non territoriales » (Michel Lauwers et Laurent Ripart parlent de « déterritorialisation¹⁷ ») ou renouvelées¹⁸.

13 M. LAUWERS, « "Territorium non facere diocesim". Conflits, limites et représentation territoriale du diocèse, V^e-XIII^e siècle », dans F. MAZEL, *L'espace du diocèse. Genèse d'un territoire dans l'Occident médiéval (V^e-XIII^e siècle)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008, p. 34-43.

14 Les conciles tardo-antiques sont principalement destinés à la moitié orientale de l'Empire : R. DELMAIRE, B. DELMAIRE, « Les limites... », *op. cit.*, p. 699-700.

15 M. LAUWERS, « Territorium... », *op. cit.*, p. 24-31.

16 M. LAUWERS, « Territorium... », *op. cit.*, p. 24-34 ; M. LAUWERS, L. RIPART, « Représentation... », *op. cit.* ; F. MAZEL, *L'évêque...*, *op. cit.*

17 M. LAUWERS, L. RIPART, « Représentation... », *op. cit.*, p. 13-14.

18 É. ZADORA-RIO, « Territoires paroissiaux et construction de l'espace vernaculaire », *Médiévales*, n° 49, 2005, p. 105-120.

La question de la recomposition territoriale est d'ailleurs prégnante en Gaule septentrionale : l'espace connaît en effet plusieurs phases de reconstruction des institutions civiques puis ecclésiastiques, dans l'Antiquité tardive et durant le haut Moyen Âge. C'est dans un premier temps la réorganisation tardo-antique des cités, voyant le transfert de chefs-lieux (Cambrai devient le chef-lieu des Nerviens, Tournai celui des Ménapiens) ou la création d'une nouvelle cité (Boulogne-sur-Mer) aux III^e-IV^e siècles¹⁹. L'organisation des diocèses tardo-antiques et du haut Moyen Âge connaît elle-même une histoire mouvementée : alors que l'ensemble des cités antiques de Belgique voit bel et bien l'instauration d'au moins un évêque à la période romaine ou la période mérovingienne, deux diocèses sont également attestés dans des agglomérations qui n'ont pas le statut de chef-lieu : le premier, à Laon, est documenté par le concile d'Orléans de 549 et ampute vraisemblablement le diocèse de Reims ; le second, à Noyon, est attesté au concile de Paris en 614. La situation rend compte de la faible portée en Gaule mérovingienne des recommandations du concile de Sardique sur l'élection des villes épiscopales²⁰. Par ailleurs, la carte des villes épiscopales est instable durant les périodes mérovingienne et carolingienne : le diocèse de Tongres se déplace de Maastricht à Liège²¹ ; les diocèses de Noyon et de Tournai sont fusionnés de 640 à 1146 à la suite du règne de Dagobert 1^{er}²² ; les diocèses d'Arras et de Cambrai sont également unis sous un même évêque, peut-être à la fin du VII^e siècle, sous des modalités spécifiques suggérant l'indépendance des deux entités²³.

L'instabilité des institutions se double aussi d'une très forte méconnaissance des premiers évêques septentrionaux. Les synthèses effectuées dans le cadre du projet de la *Topographie chrétienne des cités de la Gaule* ont mis au clair la liste des personnalités épiscopales réellement attestées²⁴. En ressort un paysage morcelé, constitué d'individus isolés, généralement documentés au IV^e siècle puis aux VI^e-VII^e siècles, et formant une chaîne discontinue d'évêques. Les fastes épiscopaux, tardifs, comblent ces lacunes de manière à recréer des

19 R. DELMAIRE, « Permanences et changements des chefs-lieux de cités au Bas Empire : l'exemple du nord-ouest de la Gaule Belgique », dans A. FERDIÈRE (éd.), *Capitales éphémères : des capitales de cités perdent leur statut dans l'Antiquité tardive*, actes du Colloque organisé par le Laboratoire Archéologie et Territoires (UMR Citeres), Tours, 6-8 mars 2003, Tours, FERAC, 2004, p. 39-50.

20 Le canon 6 du concile stipulait que les évêques ne pouvaient être nommés dans n'importe quel village ou bourgade. Seules les villes les plus importantes devaient accueillir un évêché.

21 A. DIERKENS, « Réflexions sur l'histoire religieuse de Maastricht à l'époque mérovingienne », dans M. POLFER (éd.), *L'évangélisation des régions entre Meuse et Moselle*, Actes des 10^{es} Journées lotharingiennes, 28-30 octobre 1998, Centre Universitaire de Luxembourg, Luxembourg, Section historique de l'Institut Grand Ducal, 2000, p. 541-567.

22 C. MÉRIAUX, « De la cité antique au diocèse médiéval. Quelques observations sur la géographie ecclésiastique du Nord de la Gaule mérovingienne », *Revue du Nord*, n° 85-351, 2003, p. 600-601.

23 *Ibid.*, p. 599-600.

24 L. PIETRI, B. BEAUJARD, J. BIARNE et al., *Topographie chrétienne des cités de la Gaule : des origines au milieu du VIII^e siècle. XIV. Province ecclésiastique de Reims*, Belgica secunda, Paris, De Boccard, 2006 ; N. GAUTHIER, *Topographie chrétienne des cités de la Gaule : des origines au milieu du VIII^e siècle. I. Province ecclésiastique de Trèves*, Belgica prima, Paris, De Boccard, 1986.

chaînes continues, sans que la véracité de ces listes puisse être vérifiée. L'organisation générale des diocèses ne se vérifie donc, en Gaule septentrionale, qu'à partir des VI^e-VII^e siècles, laissant près de deux siècles de rupture avec les institutions romaines. La nature de cette rupture interroge d'autant plus que la Gaule du Nord est encore perçue, par la rhétorique ecclésiastique mérovingienne et carolingienne, comme un espace de barbarie et de paganisme à conquérir par les missionnaires²⁵.

Ainsi, l'affirmation de continuité de la méthode régressive trouve une argumentation partielle dans les sources conciliaires. Le discours scientifique varie en fonction des modes de perception des territoires anciens et médiévaux et de la manière d'appréhender la transition entre Antiquité tardive et haut Moyen Âge.

LA QUESTION DES PAGI

Alors que l'approche régressive des cités romaines repose généralement sur les diocèses de la fin du Moyen Âge ou de la période moderne, Roland et Bernard Delmaire ont proposé, dans leur étude des limites de la cité des Atrébates, d'intégrer une étape intermédiaire au raisonnement, l'analyse des *pagi* mérovingiens²⁶. Ces circonscriptions territoriales, assez mal appréhendées malgré la littérature scientifique qui leur est consacrée, sont parfois considérées comme inscrites dans les limites territoriales des diocèses ; l'affirmation repose notamment sur les travaux de géographie historique d'Auguste Longnon, à la fin du XIX^e siècle²⁷. La cartographie des *pagi* du haut Moyen Âge permettrait de tracer les limites de diocèses plus anciens. Le raisonnement s'appuie à nouveau sur des présupposés : l'idée de la continuité entre cité romaine et diocèse ; celle de l'omniprésence des *pagi* durant la période romaine et de leur intégration dans la hiérarchie territoriale comme subdivision de la cité romaine ; enfin, celle d'une continuité entre *pagi* romains et mérovingiens.

Les *pagi* romains sont des subdivisions territoriales bien attestées par l'épigraphie en Gaule²⁸. La première difficulté provient de la manière de réfléchir

25 C. MÉRIAUX, « Parochiæ barbaricæ ? : Quelques remarques sur la perception des diocèses septentrionaux de la Gaule pendant le haut Moyen Âge », *Revue du Nord*, n° 87-360/361, 2005, p. 293-303.

26 R. DELMAIRE, B. DELMAIRE, « Les limites... », *op. cit.*

27 A. LONGNON, *Études sur les pagi de la Gaule*, 2 vol., Paris, A. Franck, 1869-1872 ; Id., *Géographie de la Gaule au VI^e siècle : atlas : cartes de la Gaule*, Paris, Hachette, 1878. A. Longnon dresse ainsi une liste des *pagi* attestés par la diplomatique et par les sources littéraires mérovingiennes, structurée par province ecclésiastique et par diocèses (A. LONGNON, *Atlas historique de la France depuis César jusqu'à nos jours*, 2, *Texte explicatif des planches*, Paris, Hachette, 1885, p. 93-160). F. DUMASY, « Les limites... », *op. cit.*, p. 13 reprend le présupposé de l'insertion des *pagi* mérovingiens dans l'espace du diocèse, sans l'argumenter.

28 M. DONDIN-PAYRE, « Magistratures et administration municipale dans les Trois Gaules », dans M. DONDIN-PAYRE, M.-T. RAEPSAET-CHARLIER (éd.), *Cités, municipales, colonies : Les processus de municipalisation en Gaule et en Germanie sous le Haut Empire romain*, Paris, Éd. de la Sorbonne, 2009,

la présence de ces *pagi* dans les provinces occidentales à la période romaine : si divers *pagi* sont identifiés en Belgique, la subdivision de tout territoire de cité en *pagi*, suggérée par Michel Tarpin²⁹, est au contraire rejetée par Monique Dondin-Payre³⁰. De fait, la nature fragmentée de la documentation épigraphique ne permet pas d'offrir une réponse assurée sur la question.

L'existence d'un réseau de *pagi* dans l'Antiquité tardive semble attestée par le *Code Théodosien* et le *Digeste* ou par quelques témoignages littéraires. Néanmoins, la catégorie territoriale est bien perçue en Égypte ou en Orient, mais pas du tout dans les provinces du Nord-Ouest³¹. Quant aux *pagi* mentionnés par Ammien Marcellin³², ils désignent des circonscriptions associées aux nouveaux pouvoirs alamans sans que leur relation aux structures territoriales romaines soit assurée³³.

Au haut Moyen Âge, les *pagi* constituent les entités territoriales les plus fréquemment employées par la diplomatie mérovingienne et carolingienne dans le nord de la Gaule : les actes situent une *uilla* x *in pago* y lorsqu'une description géographique est nécessaire. L'usage du terme en contexte mérovingien est attesté dès Grégoire de Tours. Malgré l'emploi quasi systématique de ces circonscriptions, dès le VII^e siècle et jusqu'aux X^e-XI^e siècles, leurs caractéristiques sont mal délimitées. Ces territoires revêtent vraisemblablement un caractère administratif³⁴. C'est notamment ce que suggère l'existence de frappes monétaires mérovingiennes mentionnant un *pagus*³⁵, bien que les ateliers monétaires soient à cette époque particulièrement nombreux. De même, certains textes administratifs carolingiens et mérovingiens font du *pagus* une unité territoriale de référence : c'est le cas du *Capitulare missorum Attiniacense*

p. 127-230 ; M.-T. RAEPSAET-CHARLIER, G. RAEPSAET, « Villes et agglomérations de Belgique sous le Principat : les statuts », *Revue belge de philologie et d'histoire*, n° 89-2, 2011, p. 633-657.

29 M. TARPIN, *Vici et pagi dans l'Occident romain*, Rome, École française de Rome, 2002 ; Id., « Organisation politique et administrative des cités d'Europe occidentale sous l'Empire », *Pallas*, n° 80, 2009, 127-145.

30 M. DONDIN-PAYRE, « Magistratures... », *op. cit.*, p. 208-209.

31 S. ESDERS, « Zur Entwicklung der politischen Raumgliederung im Übergang von der Antike zum Mittelalter : das Beispiel des *pagus* », dans O. DALLY, F. FLESS, R. HAENSCH et al. (éd.), *Politische Räume in vormodernen Gesellschaften : Gestaltung – Wahrnehmung – Funktion ; Internationale Tagung des DAI und des DFG-Exzellenzclusters TOPOI vom 18. – 22. November 2009*, Rahden/Westf., Leidorf, 2012, p. 185-203.

32 Amm. 17, 10, 5 ; 18, 2, 8 ; 21, 3, 1 ; etc.

33 U. NONN, « Vom römischen *pagus* zum germanischen Gau », dans S. BRATHER, H. U. NUBER et al. (dir.), *Antike im Mittelalter. Fortleben – Nachwirken – Wahrnehmung*, Ostfildern, Thorbecke, 2014, p. 287-298.

34 S. ESDERS, « Zur Entwicklung... », *op. cit.*

35 Ces monnaies ne sont toutefois pas fréquentes. G. DEPEYROT (*Le numéraire mérovingien : l'âge de l'or. 2. Les ateliers septentrionaux*, Wetteren, Moneta, 1998) signale, dans le nord de la Gaule, deux frappes mérovingiennes en or dont les légendes se réfèrent au « *Parisiacum pagus* » (datée vers 620-640, type 13-1A, p. 137) et « *pago Remise* » (datée vers 585-675, type 20-1A, p. 87 ; voir aussi P. CRINON, « Reims (Marne, France) : corpus des monnaies mérovingiennes (*civitas, pagus, vicus sancti Remigii, ecclesia*) », *Revue belge de numismatique*, n° 149, 2003, p. 63-64). Ce type de légendes semble absent des monnayages postérieurs.

(a. 789 ou a. 854) ou du *Formulaire de Marculf* (1, 8) qui, quant à lui, attribue aux comtes mérovingiens, ducs et patrices une autorité sur le *pagus*.

Quelle que soit sa réalité territoriale et administrative, la notion s'affaiblit aux XI^e-XII^e siècles, et est remplacée par le *territorium* ou par d'autres catégories liées aux différents pouvoirs seigneuriaux³⁶.

Face à la faible connaissance de l'emprise territoriale des *pagi* antiques, il n'y a aucune assurance d'une continuité géographique entre les circonscriptions de la période romaine et leurs homonymes du haut Moyen Âge. Un exemple unique de continuité est offert par la borne frontière de Neidenbach, portant l'inscription FINIS / PAGI / CARV / CVM / [...] VA³⁷. L'inscription affiche un lien onomastique exemplaire avec le haut Moyen Âge : CARVCVM peut être identifié au *pagus Carascus* (Carosgau). Le toponyme pourrait être également associé au peuple celte ou germain des *Caerosi*, mentionnés par César³⁸, semble-t-il associé aux Condruses, Eburons et Pémanes. La localisation de la découverte est d'autant plus significative qu'elle correspond à l'interface des répartitions de lieux *in pago Carasco* et *in pago Bedense* aux périodes mérovingienne et carolingienne, une situation qui fait écho à la mention de frontière présente sur la borne romaine (fig. 1). Cet exemple, s'il peut être évoqué dans une défense de la méthode régressive, reste isolé et ne dit pas si ce phénomène de continuité peut être étendu à l'ensemble des *pagi*.

Enfin, au Moyen Âge, aucun document ne dit explicitement si les *pagi* se construisent au sein des limites du diocèse/des anciennes cités.

Pour ce travail, nous ne préjurerons donc pas d'une continuité entre *pagi* antiques et médiévaux. Nous souhaitons dans un premier temps, en cartographiant les circonscriptions, vérifier la validité du présupposé de l'intégration des *pagi* dans les limites diocésaines. Si le présupposé peut être validé, il est de ce fait possible de proposer une cartographie des diocèses de la fin de la période mérovingienne plutôt que de la période moderne.

36 L'articulation des diverses échelles territoriales médiévales semble peu abordée dans le nord de la Gaule. Pour le sud-ouest de la Gaule, voir L. SCHNEIDER, « Du pagus aux finages castraux, les mots des territoires dans l'espace oriental de l'ancienne Septimanie (IX^e-XII^e siècles) », dans B. CURSENTE, M. MOUSNIER (éd.), *Les territoires du médiéviste*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005, p. 109-128 ou D. PANFILI, « Comitatus vs pagus : espaces, territoires, pouvoirs en Septimanie, Toulousain, Quercy et Rouergue (fin VIII^e-fin XI^e siècle) », dans G. BÜHRER-THIERRY, S. PATZOLD, J. SCHNEIDER, *Genèse des espaces politiques (IX^e-XII^e siècle) : autour de la question spatiale dans les royaumes francs et post-carolingiens*, Turnhout, Brepols, 2018, p. 201-216.

37 *CIL*, 13, 4143.

38 JULES CÉSAR, *De bello Gallico. Secundus tertiusque libri*, 2, 4. M. RAMBAULT (éd.), Paris, Presses universitaires de France, 1965.

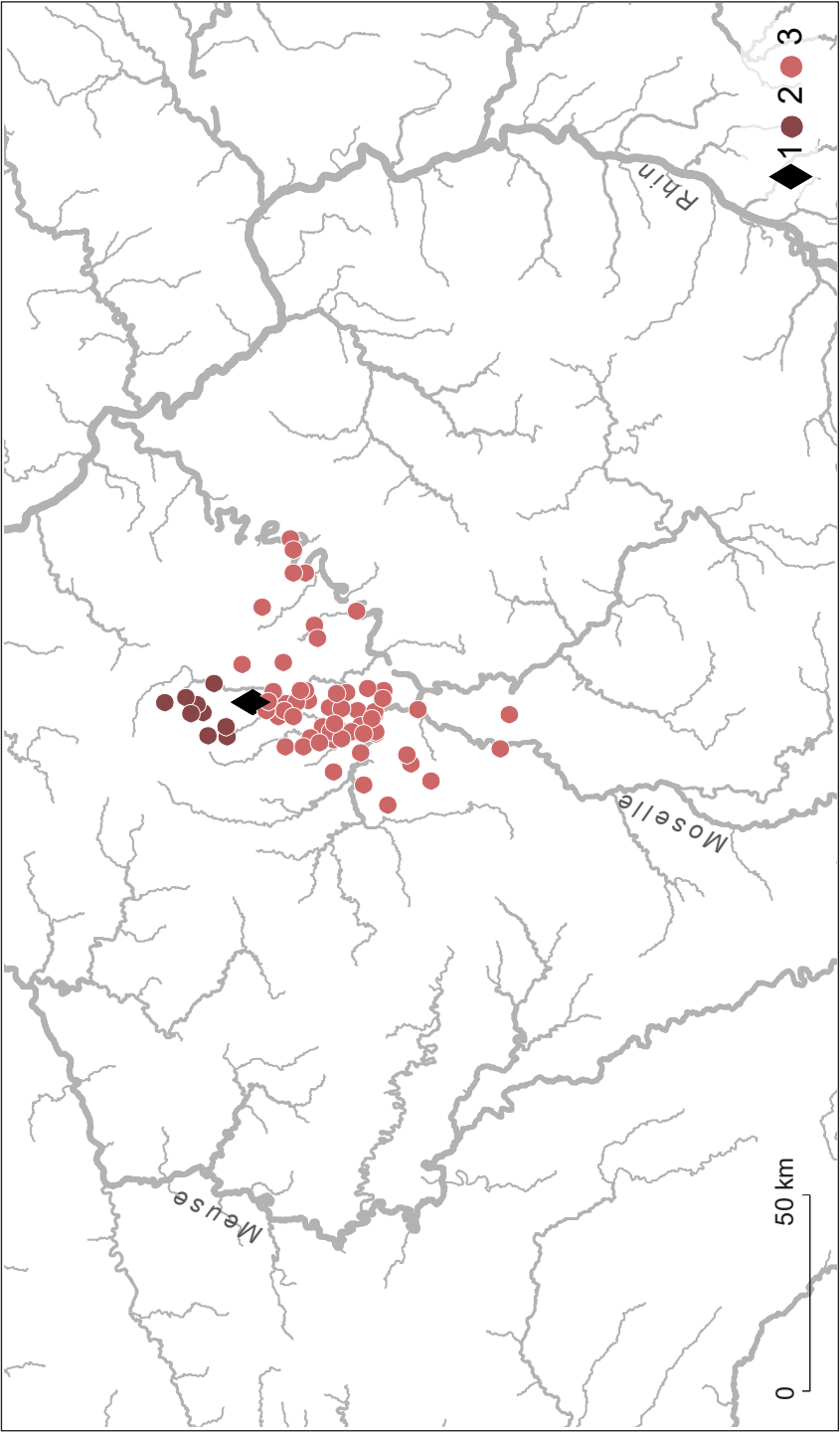


Fig. 1 – Localisation de la borne du *pagus Carucum* (1) et des lieux *in pago Carasco* (2) et *Bedense* (3).

VERS UNE REPRÉSENTATION CARTOGRAPHIQUE DES *PAGI* ET DIOCÈSES GRÂCE À L'OUTIL SIG

Chaque couche d'information est enregistrée dans une base de données à références spatiales et étudiée indépendamment.

La première étape de la démarche a reposé sur la cartographie progressive des données antiques, réalisée dans le cadre de divers travaux de recherches et de séminaires. Les données disponibles couvrent ainsi un large champ : routes, agglomérations secondaires, sanctuaires, épigraphie religieuse et bornes, etc. Cette documentation, à la fois lacunaire et hétérogène, ne suffit pas à elle seule.

Dans le cas du haut Moyen Âge ont été uniquement cartographiés les *pagi*. Le dépouillement systématique des lieux *in pago* a été réalisé dans les chartes royales, impériales et d'abbayes et complété de quelques occurrences issues de la littérature hagiographique (*Vita s. Gaugerici* ; *Vita Landelini abbatis Lobbiensis et Crispiniensis* ; *Vita Dagoberti III* ; *Vita Gerardi abbatis Broniensis* ; *Gesta Abbatum Fontanellensium* ; etc.³⁹). Les documents exploités couvrent une période allant du VI^e siècle à la fin du XII^e siècle. En cas de conflit, la priorité est donnée aux attestations les plus anciennes et les plus assurées. 3472 entrées sont enregistrées, réparties sur environ 120 *pagi*. Ce nombre de territoires est toutefois trompeur : la moitié des *pagi* sont représentés par dix occurrences ou moins, un quart par une ou deux occurrences ; au contraire, trois *pagi* de l'Est concentrent chacun plus de cent occurrences, toutefois souvent récentes. En outre, un peu plus de deux cents de ces lieux médiévaux ne sont pas identifiés⁴⁰.

Nous avons préféré une représentation des lieux *in pago* sous la forme d'un semis de points plutôt que de limites, plus interprétatives (fig. 2). Il faut par ailleurs constater le caractère lacunaire de la documentation, qui implique une visualisation discontinue des territoires. Les interfaces manquent fréquemment et ne peuvent pas être complétées par d'autres formes de témoignages. De plus, des cas de superpositions de *pagi* existent, mais concernent avant tout quelques grands *pagi* aberrants situés dans l'est de la Gaule, qui constituent des

39 S'il existe une littérature scientifique importante consacrée aux *pagi*, peu d'ouvrages s'appuient sur un catalogue exhaustif et fiable. Trois études ont toutefois apporté une aide inestimable au travail d'inventaire, portant toutes sur la frange orientale de notre aire d'étude : U. NONN, *Pagus und Comitatus in Niederlothringen : Untersuchungen zur politischen Raumgliederung im früheren Mittelalter*, Bonn, L. Röhrscheid, 1983 ; T. BAUER, *Geschichtlicher Atlas...*, op. cit. ; R. W. L. PUHL, *Die Gaue...*, op. cit.

40 L'identification des toponymes médiévaux pose bien sûr question. J.-C. Malsy a ainsi pu constater les difficultés d'une enquête onomastique portée sur les lieux carolingiens mentionnés dans la restitution de Pépin III en faveur de Saint-Denis (J.-C. MALSY, « Un exemple de méthodologie en géographie historique », *Nouvelle revue d'onomastique*, n° 41-42, 2003, p. 73-132). Les enquêtes de U. NONN, *Pagus und Comitatus...*, op. cit., Th. BAUER, *Geschichtlicher Atlas...*, op. cit. et R. W. L. PUHL, *Die Gaue...*, op. cit. proposent également une mise à jour des identifications de lieux. Il faut toutefois constater que la frange orientale de notre aire d'étude est bien mieux pourvue en analyses récentes que la part occidentale.

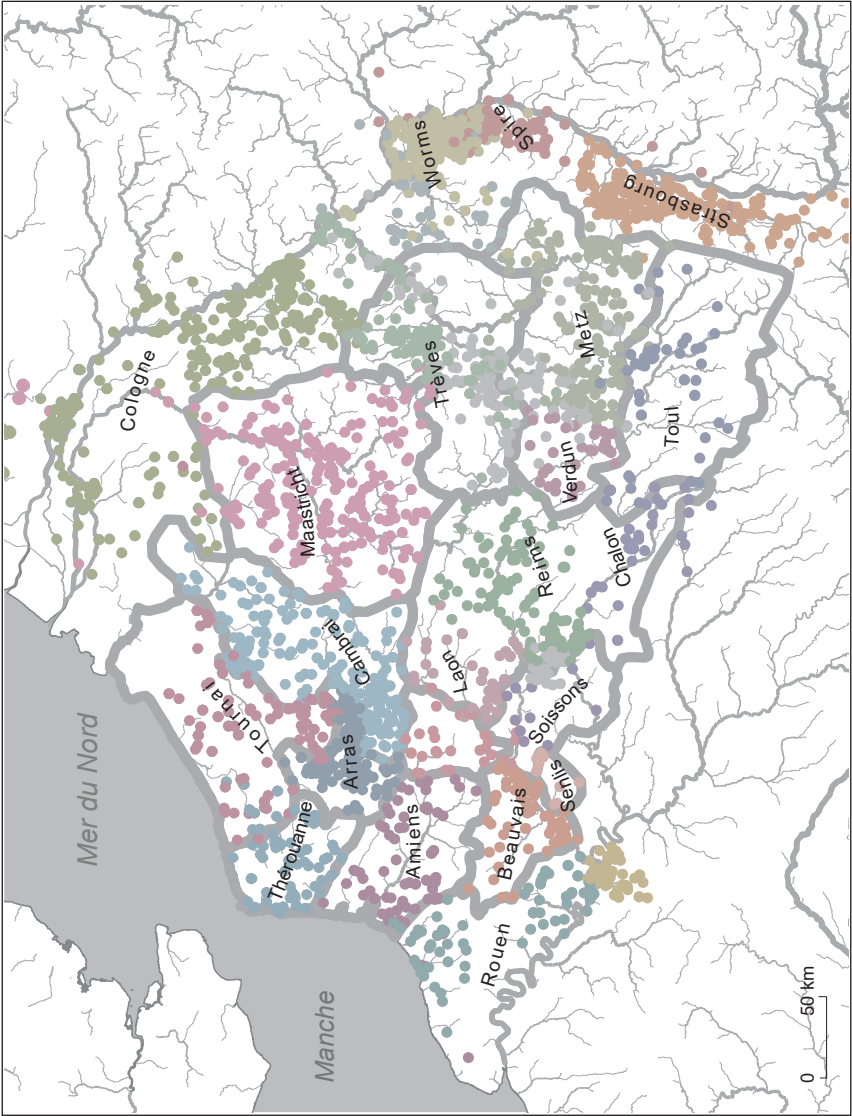


Fig. 2 - Localisation des lieux *in pago* du nord de la Gaule.

entités géographiques naturelles (notamment les *pagi Vabrensis* et *Moslensis*). Ces territoires spécifiques seront abordés plus loin.

Le Moyen Âge central offre la meilleure perception des limites de diocèses. Hors des chroniques historiques témoignant des conflits territoriaux entre évêques, les documents permettant la restitution précise la plus ancienne des diocèses sont les pouillés⁴¹. Ces listes des paroisses dépendant d'un même diocèse, organisées par archidiaconés et doyennés, sont disponibles à partir du ^{xiv}^e siècle, sauf dans le cas des diocèses de Toul (v. 1400), de Liège (1558) et de Verdun (1600). Elles documentent un état stabilisé des territoires des diocèses, régularisés de manière juridique par les décrétistes du ^{xii}^e siècle et de manière pratique et empirique par les enquêtes et arbitrages initiés par les conflits territoriaux⁴². Ces listes de lieux, pour lesquels il n'existe plus de difficultés d'interprétation toponymique, s'adaptent parfaitement à la visualisation par SIG. Les 9 832 entrées sont ici aussi visualisées sous la forme d'un semis de points, qui peut être ordonné par diocèses, archidiaconés et doyennés (fig. 3). Ces nuages de points permettent d'appréhender avec précision les limites diocésaines médiévales, d'autant qu'il n'existe aucune zone blanche non documentée, ni aucun cas d'attribution conflictuelle d'un même lieu à deux diocèses, malgré les différences de datation des pouillés. Ces documents permettent donc de cartographier un état antérieur aux cartes modernes généralement employées dans ce type de travaux.

Enfin devons-nous signaler l'ajout d'une catégorie supplémentaire de données, les toponymes issus de termes celtiques et latins associés à la frontière, **equoranda* et *finis*. Vingt-sept toponymes dérivés de **equoranda* et vingt-quatre dérivés de *finis* sont enregistrés dans notre base de données. Nous reviendrons plus loin sur la pertinence de ces données.

Une fois posée la documentation disponible, il convient d'interroger la cohérence de ces couches les unes avec les autres afin d'évaluer la pertinence d'une approche régressive. Nous pouvions nous contenter de tracer des limites de cités à partir des données des pouillés médiévaux. Nous avons toutefois souhaité vérifier l'insertion des *pagi* mérovingiens dans l'espace du diocèse. Le principe, s'il est validé, permettrait ainsi de cartographier le diocèse mérovingien, un territoire plus proche chronologiquement de celui de la cité antique que le diocèse du Moyen Âge central.

41 A. LONGNON, *Pouillés de la province de Reims*, Paris, Imprimerie nationale, C. Klincksieck, 1908 ; A. LONGNON, V. CARRIÈRE, *Pouillés de la province de Trèves*, Paris, Imprimerie nationale, C. Klincksieck, 1915.

42 M. LAUWERS, « Territorium... », *op. cit.*, p. 18-24.

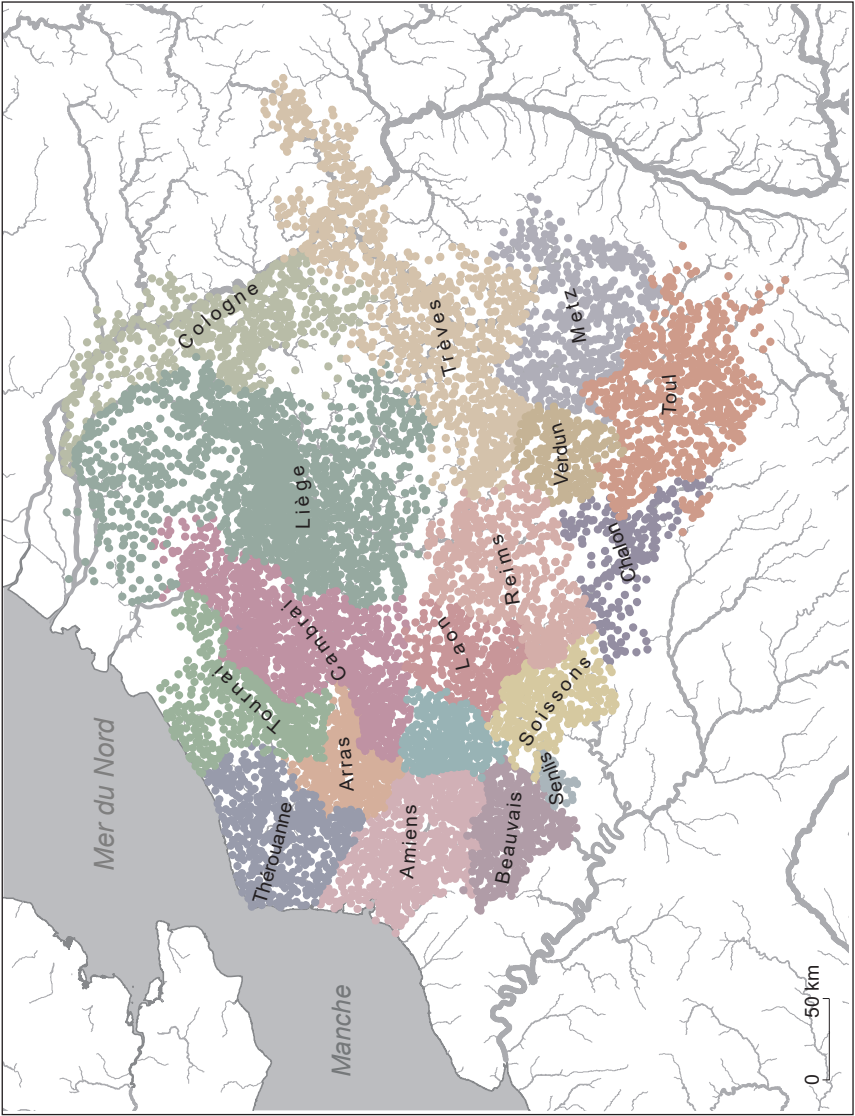


Fig. 3 – Localisation des paroisses par diocèse à partir des pouillés.

L'INSCRIPTION DES *PAGI* DANS L'ESPACE DES DIOCÈSES ?

Dans la majorité des cas, la distribution des *pagi* affiche une forte cohérence avec les frontières diocésaines du Moyen Âge central. Quatre exemples de Gaule de l'ouest illustrent parfaitement le phénomène : confronter l'emprise des diocèses d'Amiens, de Beauvais, de Senlis ou de Cambrai avec la distribution des *pagi* mérovingiens et carolingiens rend compte de la parfaite intégration des *pagi* dans les limites diocésaines postérieures et de l'absence de *pagi* à cheval entre deux diocèses. Dans ces quatre cas, mais également dans les territoires de Metz ou de Toul, les interfaces des diocèses médiévaux coïncident presque systématiquement avec des interfaces de *pagi* du haut Moyen Âge (fig. 4). Bien que des interfaces manquent, les lieux *in pago* attestés couvrent une grande partie de ces territoires. Les *pagi* sont de taille restreinte (en comparaison des *pagi* naturels que nous évoquons plus loin) et forment des territoires cohérents qui ne se superposent pas.

Cette persistance des limites est importante, puisqu'elle suggère la validité du principe d'inscription des *pagi* dans l'espace du diocèse du haut Moyen Âge. Il nous semble dès lors que les *pagi* peuvent bel et bien servir, dans la restitution des limites de cité antique, à repréciser certains tracés : ils indiquent des frontières plus anciennes que les frontières diocésaines traditionnellement admises.

Au contraire, on peut constater l'absence complète, à l'intérieur de ces diocèses, de continuité des limites entre les *pagi* et les échelons inférieurs du diocèse du Moyen Âge central, archidiaconés et doyennés⁴³. Cette dernière observation indique uniquement que les *pagi* n'ont pas servi dans l'élaboration de ces circonscriptions territoriales assez tardives⁴⁴.

DES *PAGI* ABERRANTS ?

Parallèlement à cette majorité de cas, il existe des *pagi* qui ne s'inscrivent pas dans les limites diocésaines médiévales et que nous avons analysés au cas par cas.

Le tri minutieux des occurrences permet d'éviter une partie des problèmes : ont été exclus les lieux attribués dans une même charte à deux *pagi* (séparés par *uel*), ainsi que les lieux pour lesquels on ne précise pas la nature du

43 Cette absence de continuité s'observe également d'un point de vue toponymique.

44 C. MÉRIAUX, « Gallia irradiata » : saints et sanctuaires dans le nord de la Gaule du haut Moyen Âge, Stuttgart, F. Steiner, 2006, p. 151-155 ; A. DIERKENS, « La création des doyennés et des archidiaconés dans l'ancien diocèse de Liège (début du x^e siècle) : quelques remarques de méthode », *Le Moyen Âge*, n° 92-3/4, 1986, p. 345-365.

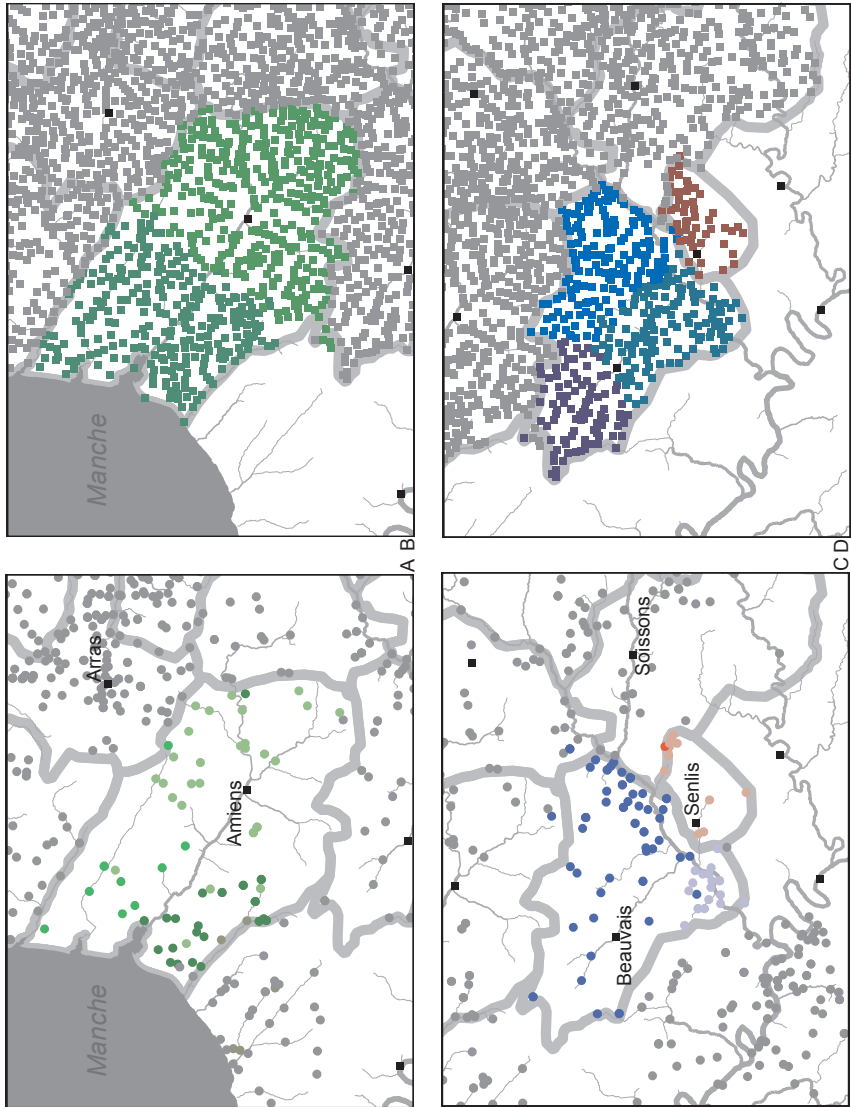


Fig. 4 – Localisation des lieux *in pago* (A/C) et des paroisses (B/D) de trois diocèses. A-B. Amiens ; C-D. Beauvais et Senlis.

territoire mentionné ; il existe notamment des *pagi*, des *comitati* et des *territoria* homonymes (par exemple Amiens ou Reims).

Parmi les problèmes observés, on reconnaît des points fautifs isolés : certains sont véritablement problématiques et ne peuvent être expliqués. D'autres impliquent des interprétations fautives des toponymes médiévaux : la plupart des problèmes ont pu être réglés après consultation d'études toponymiques récentes⁴⁵. Certains cas de double attribution peuvent également s'expliquer par la datation tardive des documents : l'attribution la plus récente peut dériver d'une confusion entre divers territoires homonymes⁴⁶.

Enfin, et ce sont les plus intéressants, il existe des *pagi* complets qui paraissent aberrants, c'est-à-dire que la distribution des divers lieux de ces *pagi* s'étend sur l'espace de plusieurs diocèses. En termes quantitatifs, certains de ces *pagi* sont particulièrement bien représentés dans les chartes et couvrent des emprises importantes.

Le *pagus Moslensis* (fig. 5) comporte 92 lieux identifiés, regroupés pour la plupart dans la vallée de la Moselle et le long de ses affluents. Ce *pagus*, particulièrement important, s'étend sur les territoires de deux diocèses médiévaux et de trois cités antiques (Trèves, Metz, Mayence). Le *pagus Vabrensis* couvre un territoire de loin supérieur à la Woëvre actuelle, correspondant grossièrement aux plateaux compris entre la Moselle et la Meuse⁴⁷. Comprenant quatre-vingts lieux, le *pagus* s'étend sur les diocèses de Trèves et Metz/Verdun. Les Vosges, quant à elles, apparaissent tardivement dans les chartes (971/972) comme *pagus* et s'étendent à cheval sur les diocèses médiévaux de Trèves et de Metz. Ce dernier cas est spécifique : le territoire est rarement mentionné de manière explicite par l'intitulé *in pago* mais beaucoup plus souvent amené par une mention générique (*in Vosago*⁴⁸), ce qui pose la question de la nature réelle du territoire.

Nous aurions tendance à qualifier ces *pagi* de « naturels », puisqu'ils ont en commun de désigner des régions naturelles plutôt que de se référer à des occupations humaines spécifiques. Le cas de ces *pagi* mérovingiens « naturels » interroge, notamment parce qu'ils manifestent des caractéristiques très similaires :

45 R. W. L. PUHL, *Die Gaue...*, op. cit. ; J.-C. MALSY, « Un exemple de méthodologie... », op. cit.

46 M. MARGUE, « Pouvoirs et espaces comtaux : le cas des comtés ardennais (x^e-xiii^e siècle) », *Revue belge de philologie et d'histoire*, n° 89-2, 2011, p. 510 ; D. PANFILI, « Comitatus vs pagus... », op. cit. ; P.-E. POBLE, « Les structures territoriales qualifiées de *pagus* dans l'Auvergne du x^e siècle », dans O. BRUAND (dir.), *Châteaux, églises et seigneurs en Auvergne au x^e siècle : lieux de pouvoir et formes d'encadrement*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2015, p. 69-80.

47 L. GALLOIS, « La Woëvre et la Haye », *Annales de Géographie*, n° 13-69, 1904, p. 207-222.

48 R. W. L. PUHL, *Die Gaue...*, op. cit., p. 397-412.

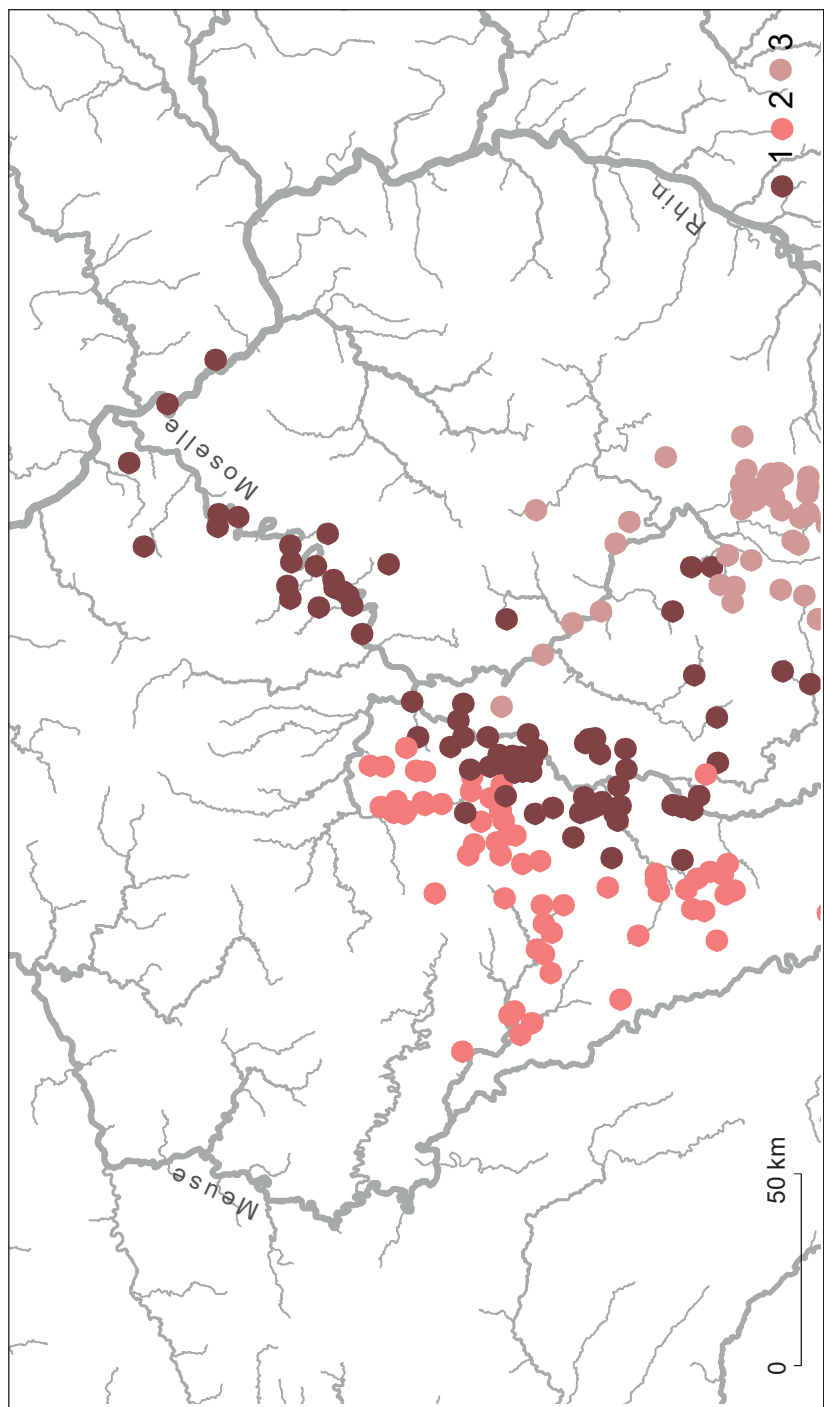


Fig. 5 - Localisation des lieux in pago Moslensis (1), Vabrensis (2) et Vosegus (3).

- On doit tout d'abord constater leur concentration géographique dans l'est de la Gaule, alors que ce type d'entité n'existe pas dans l'ouest de la Gaule Belgique.
- Les *pagi* médiévaux de la Woëvre et de la Moselle se superposent à divers *pagi* plus petits. On relève par ailleurs divers cas de doubles attributions d'un même lieu entre le *pagus Moslensis* et le *pagus Vabrensis* d'une part et ces petits *pagi* d'autre part. Ces doubles attributions ne peuvent s'expliquer par l'évolution des *pagi* dans le temps, puisqu'elles se suivent à peu d'années d'écart.
- Du point de vue du peuplement humain, on ne peut pas interpréter ces territoires aberrants comme un cas spécifique de « marge naturelle », le nombre de sites alto-médiévaux associés à ces *pagi* indiquant au contraire la forte densité d'occupation de ces régions. Il faut enfin constater qu'on ne trouve pas de littérature scientifique s'étant penchée spécifiquement sur ces territoires atypiques.

Il faut sans doute voir dans ces *pagi* naturels une forme distincte de territoires, marquée par une géographie naturelle conditionnant fortement l'organisation des occupations humaines, notamment fleuves et montagnes. Les cas de double attribution suggèrent qu'ils viennent s'ajouter, se superposer aux *pagi* plus traditionnels et qu'ils constituent bien une classe à part de territoires, malgré leur homonymie⁴⁹. Les plus petits *pagi*, auxquels ils se superposent, affichent au contraire un comportement standard.

Un dernier cas aberrant est plus complexe à interpréter et concerne plus directement le nord-ouest de la Gaule : il s'agit du *pagus* du Tardenois, dont les 40 occurrences se distribuent à l'intersection des diocèses de Reims et de Soissons.

Ces cas aberrants n'invalident pas pour autant le constat de l'inscription des *pagi* dans l'espace des diocèses : ce sont des exceptions, majoritairement cantonnées à l'espace du nord-est de la Gaule.

CONFRONTER LES DONNÉES MÉDIÉVALES AUX DONNÉES ANTIQUES

En l'absence d'une documentation antique plus précise, il est uniquement possible de vérifier l'inscription de données romaines ponctuelles dans les limites territoriales du haut Moyen Âge et du Moyen Âge.

⁴⁹ Peut-être peut-on établir un parallèle avec l'évolution de la notion des *pagi* constatée par P.-E. Poble en Auvergne au cours des IX^e-X^e siècles. L'auteur y distingue des *pagi* traditionnels mérovingiens et carolingiens, qu'il lie aux *pagi* romains, auxquels succèdent des *pagi* seigneuriaux associés au pouvoir personnel d'un seigneur (P.-E. POBLE, « Les structures territoriales... », *op. cit.*). S'il s'agit bien d'une situation distincte de la nôtre, elle suggère la coexistence de plusieurs types de circonscriptions nommées *pagi* correspondant à des situations territoriales distinctes.

Parmi les données antiques, une unique catégorie est réellement exploitable dans la restitution des limites : les bornes miliaires mentionnant le chef-lieu. Ces bornes se retrouvent majoritairement en Gaule du Nord-Est, chez les Suessions (neuf occurrences), les Médiomatriques (quatre occurrences), les Trévires (treize occurrences) ou dans la cité de Mayence (onze occurrences). Au contraire, il faut constater l'absence presque complète de ces bornes dans la majorité des cités de l'Ouest. On en reconnaît un exemple isolé chez les Nerviens⁵⁰. Le milliaire de Tongres⁵¹, plus intéressant pour nous mais résistant à l'analyse, signale des frontières de cités, *fines Atrebatium* (non identifié) et *Ad fines* entre Soissons et Reims (Fismes, effectivement en limite des diocèses médiévaux)⁵². Ces données ponctuelles, liées aux grandes routes entre chefs-lieux, n'entrent pas en contradiction avec les diocèses médiévaux, mais ne se situent qu'à de rares occasions à des interfaces (fig. 6). Trois exemples pertinents peuvent toutefois être reconnus : l'un, dans la cité de Trèves, se situe à la frontière supposée de la cité de Metz⁵³ ; deux autres, dans la cité de Metz, sont proches de la cité des Leuques⁵⁴. À ces bornes peut être ajoutée la borne frontière de Neidenbach⁵⁵ précédemment signalée, marquant la limite du *pagus Carucum* antique, mais également située à la limite des *pagi Bedensis* et *Carascus* médiévaux.

Nous avons testé d'autres types de données, notamment la distribution des sanctuaires ou celle des épithètes religieuses, sans obtenir de résultats convaincants. Si la distribution des lieux de culte ruraux est supposée marquer l'emprise de la cité sur son territoire⁵⁶, aucun élément ne permet d'attribuer tel sanctuaire à telle cité ou colonie. On peut poser la question des sanctuaires frontaliers et « sanctuaires de confins », évoqués de manière récurrente dans la restitution des frontières antiques⁵⁷, notamment à partir de l'exemple de

50 ILB2 136, à Binche, A. DEMAN et M.-T. RAEPSAET-CHARLIER *Nouveau recueil des inscriptions latines de Belgique (ILB2)*, Bruxelles, Latomus, 2002.

51 CIL 13, 9158 = ILB 135, A. DEMAN et M.-T. RAEPSAET-CHARLIER, « Nouveau recueil », *op. cit.* ; O. HIRSCHFELD, C. ZANGEMEISTER (éd.), *Inscriptiones trium Galliarum et Germanicae Latinae*, Berlin, Reimer, 1899.

52 R. DELMAIRE, B. DELMAIRE, « Les limites... », *op. cit.*, p. 702-704 rendent compte des discussions entourant l'identification de *fines Atrebatium* sans prendre position. L'interprétation même de ce *fines* comme limite de cité est parfois mise en doute.

53 AE 1993, 1209, à Hassel, *L'Année épigraphique*, 1993 (1996), p. 344.

54 CIL 17, 2, 536 et 538, à Scarponne, G. WALSER (éd.), *CIL. Voluminis XVII : Miliaria Imperii Romani. Pars 2. Miliaria Prouinciarum Narbonensis Galliarum Germaniarum*, Berlin-New York, de Gruyter, 1986. Sur ces bornes qui confirment l'appartenance du site, longtemps considéré comme leuque, à la cité de Metz : L. SANSON, « L'appartenance de Scarponne-Dieulouard (Meurthe-et-Moselle) à la cité des Médiomatriques : réexamen des sources, nouvelle interprétation », *Revue archéologique de l'Est*, 61, 2012, p. 329-336.

55 CIL 13, 4143, A. DEMAN et M.-T. RAEPSAET-CHARLIER, « Nouveau recueil », *op. cit.*

56 J. Scheid en donne l'exemple dans la colonie de Trèves (J. SCHEID, « Aspects religieux de la municipalisation : quelques réflexions générales », dans M. DONDIN-PAYRE, M.-T. RAEPSAET-CHARLIER (éd.), *Cités, municipes, colonies : Les processus de municipalisation en Gaule et en Germanie sous le Haut Empire romain*, *op. cit.*, p. 402).

57 Par exemple, M. KASPRZYK, P. MÉNIEL *et al.*, « Lieux de culte dans l'Est de la Gaule : la place des sanctuaires dans la cité », *Revue de l'histoire des religions*, n° 4, 2010, p. 652.

l'inscription de Eu-Bois l'Abbé qui marquerait la limite des cités des Ambiens et des Calètes⁵⁸. Monique Dondin-Payre a néanmoins suggéré de manière convaincante le caractère fortuit du placement du sanctuaire à la frontière⁵⁹.

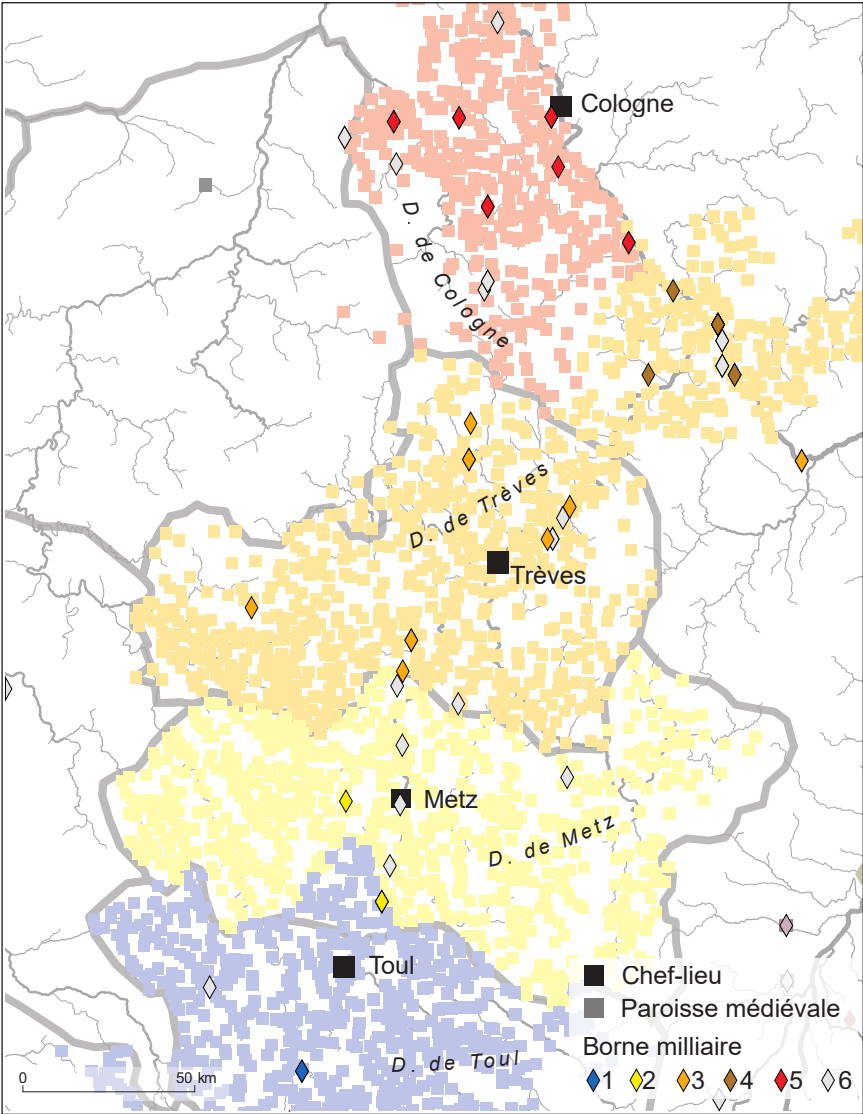


Fig. 6 - Localisation des paroisses dans les diocèses médiévaux de Toul, de Metz, de Trèves et de Cologne et des bornes milliaires romaines se référant à ces villes : 1. Toul ; 2. Metz ; 3. Trèves ; 4. Mayence ; 5. Cologne ; 6. Indéterminé.

⁵⁸ AE 1982, 716, *L'Année épigraphique*, 1982 (1984), p. 188. D'après M. MANGARD, « L'inscription dédicatoire du théâtre du Bois l'Abbé à Eu (Seine-Maritime) », *Gallia*, 40, 1982, p. 35-51.

⁵⁹ M. DONDIN-PAYRE, « Sanctuaires publics et territoires civiques : réflexions à partir de l'exemple du Bois l'Abbé (cité des Ambiens) », dans M. DONDIN-PAYRE, M.-Th. RAEPSAET-CHARLIER (éd.),

De fait, la distribution des sanctuaires sur le territoire considéré est relativement homogène et laisse ressortir peu de sites spécifiquement frontaliers. De même, des sanctuaires qui pourraient éventuellement être associés à l'idée de « confins » ne se situent pas forcément sur la frontière-même de la cité mais peuvent en être simplement proches. Ainsi, le sanctuaire de Fontaine-Valmont, régulièrement signalé comme implanté en limite des cités des Tongres et des Nerviens et des diocèses postérieurs⁶⁰, ne se situe pas réellement sur l'interface de ces territoires : bien qu'effectivement proche d'une limite de cités/diocèses, le sanctuaire est localisé dans le diocèse postérieur de Cambrai, c'est-à-dire dans l'emprise de la cité supposée des Nerviens⁶¹.

La diffusion des épithètes religieuses, testées dans l'est de la Gaule à partir des variantes « trévires » de Mars, ne donne pas non plus de résultats pertinents⁶². La dispersion en territoire trévire des inscriptions de Mars Cnabetius, Intarabus ou Loucetius, dont on souligne le caractère local ou « identitaire » et l'association avec les *pagi* romains, ne concorde pas avec la distribution des *pagi* médiévaux, et s'étend de fait sur l'espace supposé de plusieurs *ciuitates*. De la même manière, la distribution des inscriptions à Vosegus/Vogesus ne correspond absolument pas à l'emprise du *pagus* mérovingien ni même de la région naturelle signalée dans les chartes (fig. 7). Aucune superposition n'est perçue, bien qu'il existe un parallélisme évident entre les deux jeux de données qui occupent chacun un versant du massif.

Il faut ainsi constater la maigreur des données antiques qui témoignent réellement de l'emprise spatiale des cités romaines.

CONFRONTER LES DONNÉES ANTIQUES ET MÉDIÉVALES À LA TOPONYMIE

La toponymie, bien que souvent évoquée dans la détermination des limites anciennes⁶³, livre peu de résultats dans le cadre de notre étude. Le toponyme celtique *equoranda*, discuté par la littérature scientifique depuis les années

Sanctuaires, pratiques culturelles et territoires civiques dans l'Occident Romain, Bruxelles, Le Livre Timperman, 2006, p. 151.

60 G. FAIDER-FEYTMANS, « Les limites... », *op. cit.*, p. 352 ; J.-M. DOYEN, « Les monnaies galloises du sanctuaire de Fontaine-Valmont (Hainaut, Belgique) : essai de synthèse », dans J. VAN HEESCH, I. HEEREN (éd.), *Coinage in the Iron Age : essays in honour of Simone Scheers*, Londres, Spink and Sons, 2009, p. 85-97.

61 X. DERU, « Cadres géographiques... », *op. cit.*

62 T. DERKS, *Gods, temples and ritual practices : the transformation of religious ideas and values in Roman Gaul*, Amsterdam, Amsterdam university press, 1998, p. 96-97 et 250-251.

63 R. CHEVALLIER, « À la recherche des anciennes limites : l'exemple de la Gaule », dans M. LODEWIJCKX, J. MERTENS, *Belgian archaeology in a European setting. I*, Louvain, Leuven University Press, 2001, p. 13-21. On en trouvera des applications dans C. GANDINI *et al.*, « Limites et marqueurs... », *op. cit.*, p. 287-288 ou B. DEBATTY, « Les limites... », *op. cit.*, p. 92.

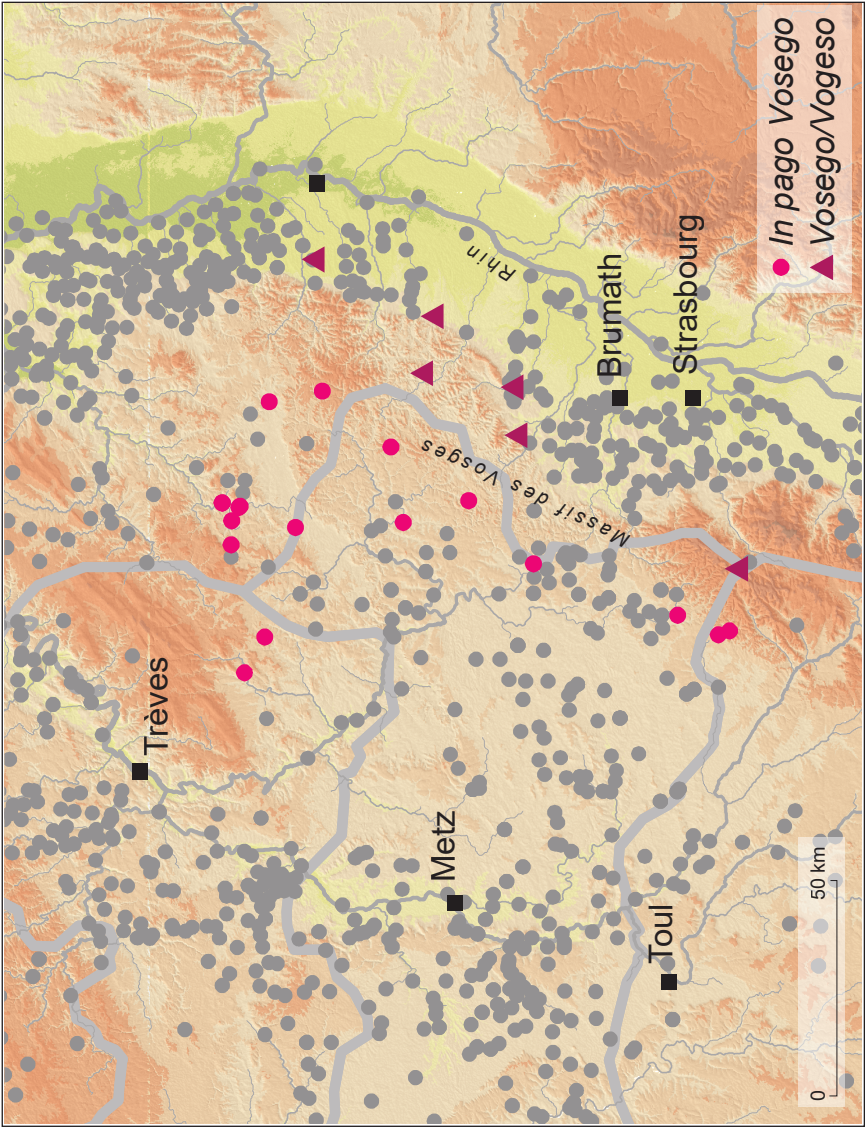


Fig. 7 - Localisation des lieux *in pago Vosego/in Vosego* et des dédicaces à Vosegus/Vogesus.

1930⁶⁴, semble fonctionner parfois comme indicateur de limite de cité⁶⁵. On en trouve des exemples ponctuels entre la cité des Nerviens et des Ménapiens (Iron, Guéronde) ou chez les Médiomatriques à l'est, au nord-ouest et sud-est de la cité (Huhurant à Marville, Eurantes à Arrancy-sur-Crusnes, Herenter Berg à Tétange, Evranges, Hierent à Welscheid, Herelt à Putscheid ; (fig. 8). Néanmoins, le toponyme celtique affiche également un lien évident avec les cours d'eau. Chez les Tongres, les occurrences longent ainsi la Meuse.

Quelques *finis* se situent sur des intersections de diocèses médiévaux et donc sur des interfaces supposées de cités romaines. La commune de Fins, dans la Somme, se situe entre les diocèses d'Amiens et des Nerviens (cités d'Amiens et de Saint-Quentin) tandis qu'un toponyme « Fiens », à Lille, se place à la limite des diocèses d'Arras et de Tournai. Un autre exemple particulièrement représentatif est le toponyme Vinxtbach près de Sinzig, situé entre les diocèses de Trèves (cité antique de Mayence) et de Cologne et associé dans l'Antiquité à des inscriptions dédiées aux frontières⁶⁶. Une grande partie des *finis* ne renseignent toutefois pas une frontière de diocèses ou de cités. Certains correspondent par contre à des limites d'autres circonscriptions, et se situent notamment aux interfaces de *pagi* mérovingiens (par exemple Finnevaux, entre les *pagi Falminensis/Condrustus* et *Lommensis*). La date de première attestation des toponymes issus de *finis* correspond généralement au Moyen Âge central et ne permet pas de préjuger l'ancienneté réelle (antique ou alto-médiévale) du terme.

Enfin d'autres types de toponymes sont évoqués ponctuellement par la recherche, sans qu'il soit possible de les traiter systématiquement en base de données. Roland et Bernard Delmaire évoquent notamment le cas de toponymes dérivés du celté latinisé *mediolanum* localisés à l'interface de territoires : Moislains se situerait entre les diocèses d'Arras et d'Amiens, tandis que Molain se situe entre les diocèses de Cambrai et de Noyon⁶⁷. Les deux lieux sont toutefois localisés à quelques kilomètres des limites médiévales de diocèse, sans que l'on sache s'ils se rapportent à des territoires antiques ou à la limite-même.

RESTITUER DES LIMITES DE CITÉS ANTIQUES ?

Malgré les incertitudes persistantes sur la validité de la démarche régressive, que nous partageons pour partie, nous avons souhaité établir des limites

64 J. VANNÉRUS, « Noms de lieu du type "Ecuadoranda" », *Bulletin de la Commission royale de toponymie et dialectologie*, n° 9, 1935, p. 129-163 ; P. LEBEL, « Où en est le problème d'*Ecuadoranda, *Ecuadoranda ? », *Romania*, n° 63-250, 1937, p. 145-203 ; plus récemment, S. GENDRON, *L'origine...*, *op. cit.*, p. 94.

65 X. DERU, « Cadres géographiques... », *op. cit.*, p. 187.

66 *CIL* 13, 7713 et 7732, A. DEMAN et M.-T. RAEPSAET-CHARLIER, « Nouveau recueil », *op. cit.*

67 R. DELMAIRE, B. DELMAIRE, « Les limites... », *op. cit.*, p. 701.

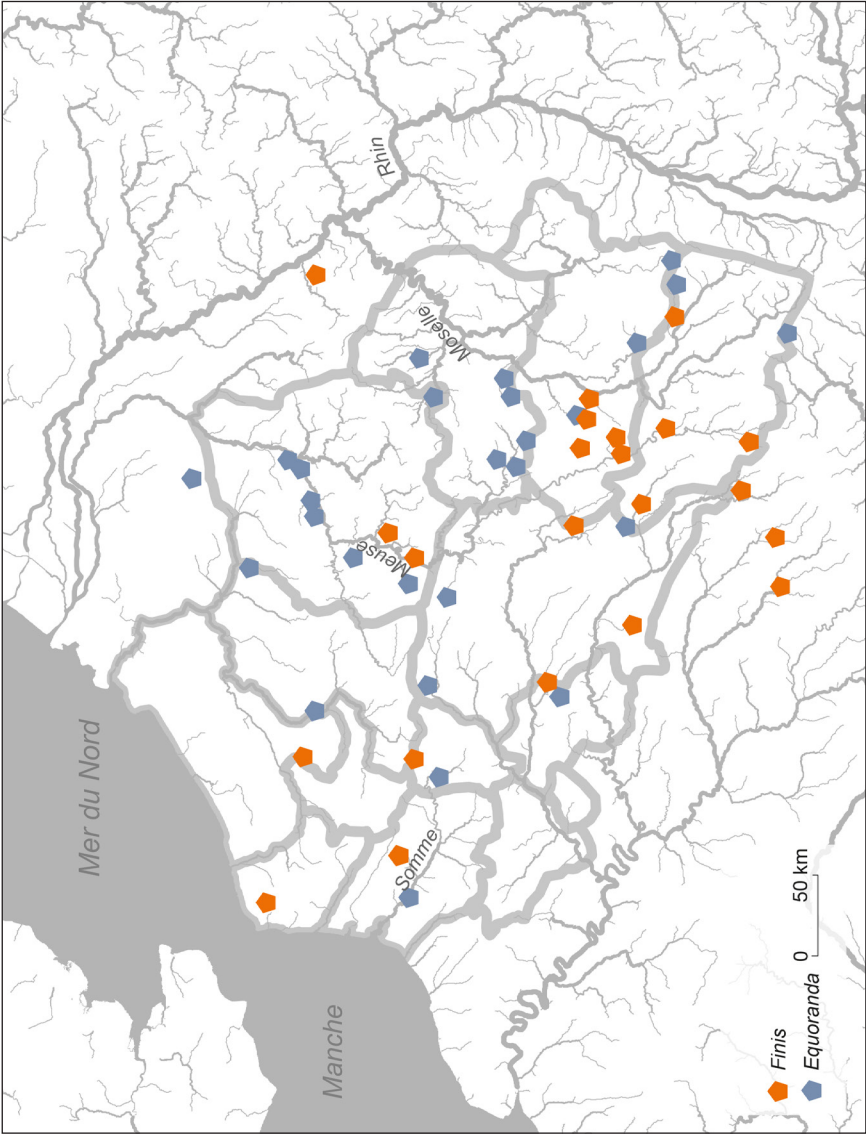


Fig. 8 - Localisation des toponymes formés à partir de *finis* et d'*equeoranda*.

hypothétiques des cités antiques afin de faciliter l'exploitation du SIG et l'analyse des distributions de sites et de mobiliers. Alors que nous avons jusqu'ici préféré discuter et illustrer des zones de distributions de lieux, en termes cartographiques des semis de points, et leurs interfaces, nous avons néanmoins établi des limites de cités sous formes de figurés linéaires (fig. 9). Elles s'appuient majoritairement sur les limites ecclésiastiques révélées par les pouillés mais ont été, par endroits, légèrement corrigées en fonction de la distribution des limites de *pagi* supposées correspondre à des limites épiscopales. Ces corrections restent toutefois assez mineures, soit parce que ces interfaces manquent, soit parce qu'elles correspondent exactement aux limites épiscopales du ^e¹⁴ siècle⁶⁸.

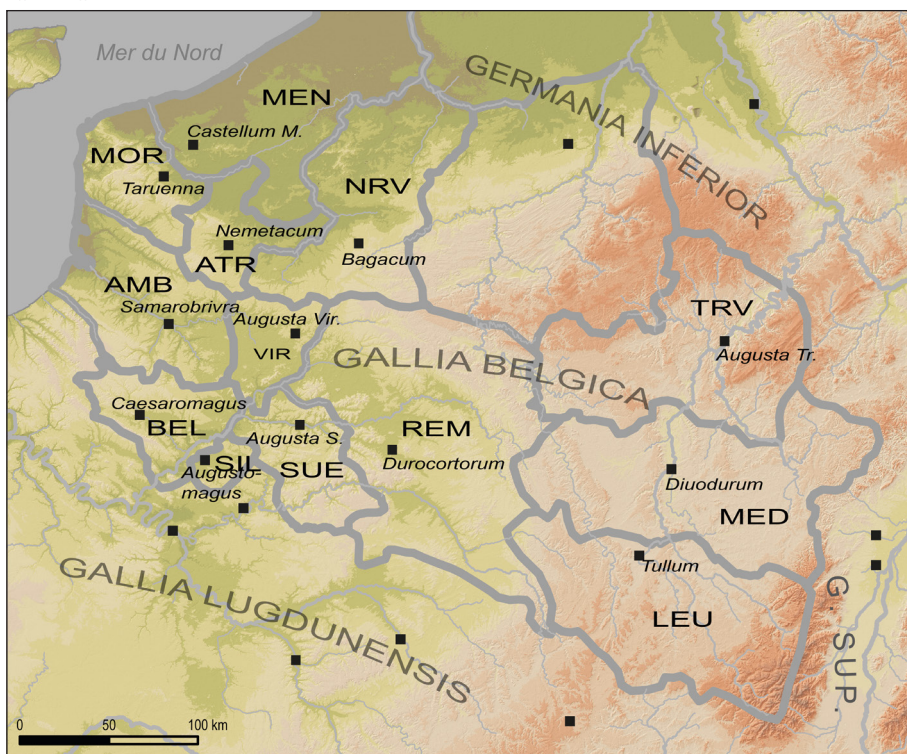


Fig. 9 - Hypothèse de restitution des cités romaines de la province de Belgique. AMB, Ambiens ; ATR, Atrébates ; BEL, Bellovaques ; LEU, Leuques ; MED, Médiomatriques ; MEN, Ménapiens ; MOR, Morins, NRV, Nerviens ; REM, Rèmes ; SIL, Silvanectes ; SUE, Suessions ; TRV, Trévires ; VIR, Viromandues.

Ressortent de l'enquête deux propositions principales. La première est de l'ordre de la géographie historique. Nous suggérons de manière empirique, du moins pour notre aire d'étude, une relation entre deux cadres territoriaux du

68 Les fichiers vectoriels (ai ou shape) sont disponibles auprès des auteurs.

haut Moyen Âge, le *pagus* et le diocèse : le *pagus* mérovingien et carolingien, sans préjuger d'un antécédent antique, nous paraît constituer une subdivision du diocèse du haut Moyen Âge. Cette proposition ne repose toutefois que sur l'observation des distributions de sites et n'est pas soutenue ou contredite par un témoignage littéraire direct. Notre seconde proposition, d'ordre cartographique, répond à la problématique initiale de notre projet de recherche : bien que conscients des défauts et restrictions de la démarche régressive, nous proposons un tracé théorique des limites de cités romaines du nord de la Gaule s'appuyant sur l'ensemble des données romaines à médiévales.

Le travail d'inventaire réalisé est important, mais mériterait sans doute d'être complété. Il serait notamment possible d'établir la cartographie des déplacements d'évêques mérovingiens et carolingiens. La méthode, suggérée par Florian Mazel⁶⁹, permettrait de rendre compte des zones d'intervention de ces évêques et pourrait être confrontée à l'emprise supposée des diocèses du haut Moyen Âge. Il serait également nécessaire d'établir le dépouillement complémentaire des *pagi* limitrophes au sud de la zone d'étude, de manière à préciser en négatif la cartographie de nos territoires méridionaux. De plus, la cartographie des *comitati* et *territoria* du haut Moyen Âge fournirait vraisemblablement des informations précieuses quant à l'articulation des diverses catégories territoriales et à l'interprétation diachronique des *pagi*.

Résumé

Déterminer les territoires de cités au sortir de la guerre des Gaules : méthodologie d'une enquête entre Seine et Rhin - La restitution des limites de cités romaines repose majoritairement sur une démarche régressive. Nous proposons ici un regard critique sur le travail de restitution réalisé sur les cités de Gaule Belgique dans le cadre du système d'information géographique (SIG) *Atlas des provinces romaines de Belgique et de Germanie*, dans lequel nous présenterons les diverses couches de données cartographiées et analysées. De rares données antiques peuvent être ainsi confrontées aux territoires médiévaux (*pagi* mérovingiens, diocèses des XIII^e-XIV^e siècles) et, dans une moindre mesure, à la toponymie. La cartographie des *pagi* mérovingiens et carolingiens nous conduira également à présenter quelques remarques sur leur distribution et sur leurs relations avec d'autres catégories territoriales du haut Moyen Âge, notamment le diocèse.

Mots-clés : Cités romaines - frontières - *pagi* - diocèses - pouillés - analyse régressive - haut Moyen Âge - SIG

Abstract

Determining the territories of cities at the end of the Gallic Wars: methodology of a survey between the Seine and the Rhine - The restitution of the limits of Roman

69 F. MAZEL, *L'évêque...*, op. cit., p. 119-126.

cities is mainly based on a regressive approach. We propose here a critical look at the reconstruction work carried out on the cities of Gaul-Belgium within the framework of the Geographic Information System (GIS) *Atlas des provinces romaines de Belgique et de Germanie*, in which we present the various layers of mapped and analysed data. Rare ancient data can thus be compared with medieval territories (Merovingian *pagi*, 13th-14th century dioceses) and, to a lesser extent, with toponymy. The mapping of Merovingian and Carolingian *pagi* will also lead us to present some remarks on their distribution and on their relations with other territorial categories of the Early Middle Ages, notably the diocese.

Keywords : Roman cities – borders – *pagi* – diocese – pouillés – regression analysis – Early Middle-Ages – GIS